

Laure Reine AVENEL
Pierre OLIVIER

LE GRAND VOYAGE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-1397-2

© Laure Reine AVENEL, Pierre OLIVIER

Photos illustration couverture : L.R. AVENEL

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREAMBULE

Ils sont venus, un jour, chacun en son temps, investir le bord de notre fenêtre. Minois chiffonné aux yeux jaunes et étranges pour la première, dégaine de briscard à l'intonation gutturale pour le second. Lorsque la première fois sa silhouette farouche et vacillante paraît derrière la vitre, le chat errant porte toujours un secret qui embrunit son œil. Après avoir fixé ses pénates, il vit, vieillit, serein et apaisé ; plus tard, il part dans un dernier souffle, nous jetant son ultime regard lesté de son mystère éternel : l'ombre de sa vie d'avant, celle que nous ne connaissons jamais, car jamais racontée. Alors, face à notre désarroi à pénétrer leur secret, nous leurs avons imaginé un passé extraordinaire...

Ce roman est le récit de ces vies d'avant. Deux histoires – contes ou fables – où ici l'errante et le nomade croisent sur leur chemin le merveilleux, le romanesque, parfois la poésie, souvent la drôlerie sans omettre une réalité où les deux héros coudoient la solitude, la fraternité éphémère, quelque fois la trahison, la faim à chaque instant et le danger sans relâche. Tournés vers un monde connu d'eux seuls, ils daignent livrer au fil des pages une part de leurs secrets.

Le Grand Voyage est la réunion de deux contes écrits séparément dans un style différent où la liberté du fantastique n'exclut pas l'astreinte du réel. Dans l'entrelacement de ces deux plumes traçant chacune leur récit, le lecteur y découvrira l'horizon peut-être bien sombre de notre réalité d'être humain mais aussi deviendra sans doute le complice du tribut que nous devons et offrons ici à la gent féline.

Laure-Reine Avenel et Pierre Olivier.

Ce livre comprend :

Contes et Fantaisies pour les Chats Mesnils *page 9*
Laure-Reine Avenel

Le Grand Chemin *page 151*
Pierre Olivier

Contes et fantaisies pour les chats mesnils.

Laure-Reine AVENEL

Pour mes petits farfadets.

*Une accolade pour mon frère qui doit sourire quelque
part dans les étoiles.*

CHAPITRE 1

Une pluie virulente cinglait les vitres. Le gros chat soupira et, lassé du paysage brouillé, sauta de son poste d'observation pour se lover sur le tapis où il faisait si bon. C'était la chaleur du poêle bleu sombre, rectangulaire et ronflant qui lui donnait cette impression de bien-être. Zampano passait des heures à sommeiller ainsi au pied de cet appareil magique que manipulaient avec une certaine dextérité les humains qui vivaient sous le même toit que lui. Comme d'habitude, il procéda à une toilette minutieuse, préliminaire rituel avant une longue sieste délicieuse. A peine avait-il fermé ses yeux émeraude qu'une voix canaille le tira de sa léthargie :

— Alors p'tit gars, tu m'as l'air en meilleure forme !

Le chat releva la tête avec nonchalance, cherchant du regard un quelconque interlocuteur humain.

— Eh vieux, zieutes en face de toi ! C'est moi qui te cause !

Le chat se ramassa sur lui-même et s'assit, l'œil circonspect.

— Je sais que tu n'es pas le plus vif... mais là, t'es lourd, fiston ! C'est moi, le poêle qui te tient le crachoir ! J'me présente, Roger le nain rouge qui tire sa peine à l'intérieur de ce bazar domestique pour avoir offusqué sa gracieuse majesté, la fée Églantine. Excusez-moi du peu.

Zampano cligna des yeux. Événement extraordinaire ! Un objet lui adressait la parole avec des intonations qu'usaient les humains et il comprenait ce langage étrange ! Le poêle émit une sorte de ronflement, rougeoyant la grille. Le chat eut un geste de recul mais trop curieux s'entendit poser cette question.

— Bin...comment se fait-il que tu parles comme les humains à deux pattes ?

— T'es dur de la feuille, mon gars ? Je viens de te l'expliquer. Je suis Roger le nain rouge. Pour me punir, la fée Eglantine m'a condamné à rester dans ce poêle pour un certain temps. Soi-disant que j'ai besoin d'une leçon d'humilité...

Sur un ton aigu et maniéré :

— *Roger, cette fois-ci, je ne fermerai pas les yeux sur tes dernières frasques ! Tu as besoin d'une bonne leçon. Par Merlin et Mélusine ! Tu as besoin d'être isolé des tiens pour réfléchir à tes actes !...Reprenant sa voix, il ajouta d'une intonation lugubre : Le temps qui me conviendra.*

— Ouah ! La fée Eglantine t'a adressé la parole ? Quelle chance ! S'extasia le chat.

— Attends, c'est pas non plus la septième merveille ! Grognassa le lutin.

Zampano plissa les yeux.

— Nous, l'espèce féline, nous la respectons infiniment. Il y a très longtemps quand nos ancêtres ont été persécutés, elle a eu un rôle très important entre les humains et nous !

— Regardez ce petit jobard qui ramène sa science !

Imperturbable, le chat le fixa :

— Qu'est-ce que tu as pu bien faire pour énerver à ce point la fée Eglantine ? Susurra-il.

— Hors sujet, minet ! J'te le raconterai peut-être un de ces quatre...si on devient pote. Tiens-toi le pour dit, mon vieux. C'est pas tes oignons !

Le poêle ronfla de plus bel :

— Et si on parlait plutôt de ton cas ? Tu te castagnes pas mal avec les chats des environs ? Hein ?

Le chat remonta légèrement les épaules.

— Question de territoire, c'est tout..., murmura-t-il d'un air dédaigneux.

— Ah ! Vous me faites marrer la gent féline avec vos histoires de territoire ! Vous n'aurez jamais le sens du partage, vous autres !

— Chacun chez soi... C'est tout. Conclut le chat en baillant.

— Ouais c'est ça ! Moi, je crois plutôt que vous aimez tellement vous châtaigner que vous avez inventé cette histoire de territoire, rien que pour le plaisir de se bastonner ! S'esclaffa Roger. A propos de territoire... le vôtre s'est élargi pour tes collègues et toi...

Zampano lui jeta un regard absent.

— Vous étiez bien six si je m'abuse avant la mort de Minne ?

— Minne... ?

Le poêle rougeoya.

— Descends sur terre, mon vieux ! Minne, la vieille chatte aux yeux jaunes que tu évitais toujours... Renifla-t-il.

— Ah...La chat-fée ? Cette Minne-là ? Elle est quoi..., déjà ?

Le poêle soupira.

— C'est vrai...Vous ne pigez pas ces choses, la vie, la mort... Elle n'est plus là, quoi...

Le chat tourna la tête légèrement de côté dans la direction de la fenêtre où Minne se postait toujours, assise sur le rebord du canapé.

— Ah !...Bin, oui, elle n'est plus là. Constata-t-il.

Il fronça son museau dans un effort de concentration.

— Depuis... heu...

— Depuis quatre jours. Trancha sèchement la voix de Roger.

Zampano pour faire diversion se lécha brièvement les pattes. Il releva sa tête marbrée de blanc et marron.

— Tu as l'air en colère... Eluda-t-il.

— Oui, je suis en COLERE ! Ton indifférence m'insurge, mon vieux ! Celle que tu nommes la chat-fée, c'était quelqu'un ! Une vraie Lady ! Elle mérite un peu plus de considération ! Nom de là !!

— Tu sais, moi... les autres chats...

— Attends un peu fils... Quand tu sauras l'histoire de Minne, tu changeras peut-être d'attitude !

— Tu sais, avant d'être adopté par les humains à deux pattes, j'ai...

— Ouais, je sais que tu as galéré pendant ton enfance mais tu étais tout jeunot quand tu as atterris ici. Pour le cas de Minne, il s'est passé plusieurs années avant d'être accueillie sous ce toit ! Et quelles années, mon ami ! Elle a vécu des aventures dont tu ne peux même pas t'imaginer, mon gars...

Le chat jeta un regard songeur vers l'emplacement désormais vide où se trouvait habituellement la vieille chatte.

— C'est quoi, alors, l'histoire de Minne ? Demanda-t-il d'un air faussement détaché.

Le poêle émit une sorte de bourdonnement.

— Ouvre-bien tes oreilles, garçon... Je vais te la raconter.

CHAPITRE 2

Cette année-là, l'hiver et le printemps avaient été particulièrement rigoureux, très éprouvant pour les chats de la ferme Lefrançois. Ils étaient environ une douzaine que le fermier hébergeait sous sa grange. Oh ! Pas par bonté de cœur, non, mais par intérêt. Il craignait les rats qui pullulaient autour des bâtiments de ses voisins. Grâce à son armée de félins, les rongeurs étaient rarissimes autour de sa ferme. Mais loin d'être reconnaissant envers eux, il les traitait avec dureté ; pingre et affligé d'une bêtise crasseuse, il les nourrissait à peine, persuadé que le ventre presque vide, ses locataires débusqueraient les rongeurs avec plus d'ardeur. C'était un fait, les pauvres êtres chassaient durs mais beaucoup d'entre eux disparaissaient. Soit qu'ils mourraient, malades et épuisés, soit qu'ils fuyaient, las d'être affamés et maltraités. Leur maître ne se souciait pas de leur absence car les félins étaient si féconds qu'il comptait approximativement toujours le même nombre. Il poussait même l'outréculance de noyer des portées qu'il trouvait superflues !

C'est aux premiers jours de mai que la Roussette mis bas une portée de cinq chatons malingres, deux seuls survécurent. Minne et son frère que l'on baptisera Minou. Deux petites misères piaulantes arborant un poil hérissé et la mine fripée. La Roussette ne les en aima que plus et s'acharna à trouver à se nourrir pour pouvoir les allaiter le plus tard possible.

C'était un sacré phénomène, la Roussette ! Elle était la seule femelle de la communauté qui réussissait à sevrer convenablement ses chatons. Il faut préciser qu'elle était douée pour la chasse, la bagarre et le chapardage. Elle se laissait guider par son flair infallible à l'affût du moindre fumet de cuisine ou de viande. Elle n'hésitait pas à

parcourir des kilomètres et guettait avec une patience de fauve, une fenêtre entrouverte, une porte mal fermée ; là, elle se glissait chez les humains et happait rôti, poisson, volaille sous leur barbe. De temps en temps, elle était surprise sur le fait mais ne lâchait pas son trophée pour autant, trop affamée pour cela ! Quand elle était prise en flagrant délit, elle rusait. Elle avait une méthode infaillible :

Feignant la rage, elle tenait tête à la fermière qui la poursuivait, elle sautait dans tous les sens, grognant, bavant sans lâcher son butin. Elle renversait volontairement sur son passage, casseroles, vaisselle, semant une pagaille indescriptible qui rendait sa victime hystérique et dépourvue. Tout était dans la posture et la dextérité du geste... Ah ! Oui, elle était futée la Roussette ! Et téméraire... Ces actions périlleuses lui furent un jour fatales... Mais, bon..., n'anticipons pas...

Grâce aux prouesses de leur mère, Minne et Minou ne moururent pas de faim. Une fois sevrés, ils l'accompagnèrent sur le terrain ; bien sûr, la Roussette les tenait à l'écart avec ordre de rester groupés et de ne pas s'éloigner. Chose que les chatons n'auraient jamais osé faire..., ils la craignaient de trop pour jouer aux plus fins... Elle avait la dent acérée et la patte leste la Roussette ! Durant l'absence de leur mère, les petits jouaient, ils se poursuivaient, se cachaient, chahutaient, bref ce que font tous les chatons. Cependant, ils n'oubliaient pas leur leçon de chasse et s'entraînaient à traquer des mulots ou dénicher dans leur nid des oisillons. Bien trop fiers de présenter leurs captures au retour de leur génitrice. Ah ! Les chenapans ! Ils se battaient comme des chiffonniers pour remporter le plus de trophées, n'hésitant pas à se voler leur proie ! Quand leur mère revenait parmi eux, c'était la fête ! Elle leur déposait ses rapines, les couvant d'un regard débonnaire tandis que les chatons se gointraient. Une fois ses petits repus, elle mangeait à son tour puis s'allongeait dans un endroit touffu

et les laissaient se blottir contre elle pour une longue sieste. Durant ces moments privilégiés, Roussette instruisait ses petits, les mettant en garde ; elle leur serinait toujours les mêmes consignes :

— Si un jour, je ne reviens pas, ne retournez pas à la ferme... C'est un endroit maudit. Partez sur les chemins et faites comme moi pour gagner votre pitance..., volez de la nourriture aux humains. C'est la seule issue car ici-bas on ne vous en donnera pas...

Minne, innocemment, avait répliqué :

— Et si je pleure devant leur fenêtre pendant longtemps, longtemps ? Peut-être que les humains me donneront un petit quelque chose ?

— La seule chose que l'on te donnera, chatonne... ce sont des coups de balai ! Rétorqua sa mère d'un ton moqueur.

— Pourtant, cela existe des chats qui vivent avec les humains. Les chats de la ferme en parlent tout le temps ! protesta Minou.

La Roussette soupira :

— Ne rêvez pas, mes petits. Nous sommes des chats harets, personne ne nous adopte. Nous sommes trop farouches et méfiants. Nous sommes nés pour être libres et la liberté se paie cher !

Les chatons ouvraient grand leurs yeux et leurs oreilles, la perspective d'un avenir incertain les effrayaient un peu tout de même. Quand ils eurent trois mois, leur mère accepta de les emmener sur les lieux de ses forfaits à condition de rester à l'écart. Là, ils assistèrent à ses stratégies afin de pénétrer chez les humains qu'ils nommaient familièrement entre eux les deux pattes. Combien de fois, les petits tremblèrent pour la Roussette ! Ses missions étaient toujours périlleuses. Un jour c'était le chien de la maison qui la poursuivait, un autre, c'était les propriétaires, agitant des bâtons ou jetant des cailloux dans

sa direction. Mais la Roussette esquissait les coups, sautait par-dessus les murs et barrières, grimpait à la cime des arbres et sautait de branche à branche sans desserrer la gueule sur ses victuailles. Quand ils la retrouvaient, soulagés et admiratifs, ils se plaçaient en cercle et écoutaient leur mère revivre ses exploits du jour. Un soir, la Roussette était revenue, le poil souillé et hérissé. Elle leur déposa délicatement sur l'herbe son délicieux butin ; les deux jeunes se jetèrent sur le pâté en croûte encore tiède. Roussette, l'œil narquois attira leur attention sur le met qu'ils dégustaient.

— Vous pouvez vous lécher les babines ! Ce pâté revient de loin ! J'ai bien failli être coincée par ce vilain marmot qui a surgit de nulle part ! Ce diabolin en culottes courtes tentait de m'arracher le morceau de pâté que j'avais eu tant de mal à barboter sur la table de cuisine ! Sa mère gloussait derrière comme le dindon du père Lefrançois ; brandissant un balai après avoir fermé toutes les issues... J'avoue que durant quelques secondes, je me suis préparée au pire... Ne put-elle s'empêcher d'ajouter dans un murmure.

— Alors, comment as-tu fais ? Questionnèrent en chœur les deux jeunots, interrompant leur festin.

Les yeux mordorés de la Roussette devinrent deux fentes couleur ambre. Elle passa sa langue rose sur ses babines et fut secoué d'un long et profond ronronnement qui comme chacun sait est signe de fou rire chez l'espèce féline.

— D'après-vous ? J'ai virevolté et j'ai fait face à la deux pattes hystérique en lui sautant sur la tête ! L'effet fut garanti, mes petits ! Je lui ai labouré le chignon. Folle de douleur elle a lâché son balai et trébuché sur son moutard ! Moi, j'ai profité de la confusion pour filer à l'étage... Nom d'un rat, les portes étaient closes !

Un cri plaintif s'échappa des deux chatons.

— Soudain, miracle ! Une d'entre elles s'est ouverte lentement ; un vieillard se traînait, certainement réveillé par les hurlements en provenance du rez-de-chaussée. Même si le vieux à deux pattes était sourd comme un pot, il ne pouvait ne pas entendre le tintamarre qui éclatait sous ses pieds. Je me suis faufilée entre ses jambes flageolantes... Misère ! Le vieux vivait dans une demi-obscurité ! Mais...

— Maiiis ? Demandèrent fébrilement les deux jeunes.

— Mais sa fenêtre était entrouverte. Le volet était mal fermé, je me suis glissée. D'un coup de patte je l'ai écarté et je me suis enfuie par le toit, mon pâté toujours coincée entre ma gueule. Ajouta-t-elle avec nonchalance.

— Maman, t'es vraiment forte, tu sais ? S'extasia Minou.

— Bof ! Question d'entraînement... Répondit-elle avec modestie, l'effleurant doucement de sa patte.

La petite Minne contempla sa mère avec effarement.

— Maman, il faut que tu cesses de risquer ta vie pour nous nourrir. Nous sommes grands, maintenant ! Nous pouvons nous débrouiller seuls !

Rousette caressa d'un coup de tête celle de sa fille :

— Allez bêtas, tu n'es pas si grande que cela ! Profite donc tant que je suis là ! La vie nous réserve parfois des surprises et pas toujours les meilleures !

Elle savait de quoi elle parlait, la Rousette !

Un soir de novembre alors qu'elle s'enfuyait emportant dans sa gueule une tarte aux fruits à peine tiédie dérobée sur un rebord de fenêtre, elle tomba nez à nez avec le fils de la maison qui l'attendait un fusil à la main à la barrière du jardinet.

— Maudite garce ! Cette fois-là, tu ne vas pas y louper ! Nom de là ! Ricana-t-il en la visant.

Foudroyée, la Rousette fut propulsée dans l'air sous la décharge de plomb. Sa dépouille flamboyante fut jetée avec rage sur le fumier avec d'autres détritiques en attendant d'être

brûlé. La main profanatrice du sot ignorait qu'il avait assassiné une héroïne.

Minne et Minou l'attendirent pendant trois jours et deux nuits. Ils miaulèrent de désespoir et de faim. Puis, au quatrième jour, se souvenant des conseils de leur mère, se concertèrent.

— Il faut partir. Maman ne reviendra pas. Trancha Minne.

— Attendons encore un peu... Geignit son frère.

— Reste si tu veux. Moi, je pars ! Maman ne reviendra pas ! Répéta-t-elle d'une voix dure.

Elle ajouta, en contemplant son frère qui se lamentait :

— Tu te souviens de ce que maman nous disait ? Nous sommes des chats de harets, prédestinés à errer toute notre vie et chercher notre pitance. Pas de caresse pour nous, ni de coussin voluptueux et de crème savoureuse à déguster auprès d'un bon feu ! Nous sommes des vagabonds, des parias et nous le resterons jusqu'à notre dernier souffle, mon frère.

Minou, interpellé par le ton grave de sa sœur, cessa de sangloter.

— Reste-là, le derrière collé au sol jusqu'à la Saint Matou si tu veux. Moi, je pars ! Le prévint-elle.

Elle lissa rapidement sa fourrure fauve tachetée et s'engagea sur le chemin boisé. La nuit tombait et le temps était doux. Dans les buissons, elle trouverait de quoi combler son ventre affamé et pourrait s'abriter sous les feuillages. Minou s'allongea sur place et suivit des yeux la petite silhouette familière qui trottinait sur le sentier. Au moment où elle allait disparaître au détour du chemin, il se décida à l'accompagner et d'un bond se dressa sur ses pattes, courant à perdre haleine pour la rejoindre.

CHAPITRE 3

Le soleil rouge crépusculaire lanternait paresseusement au-dessus de la ligne d'horizon dardant de ses derniers feux les nuages pourpres poudrés d'or. Minne, assise sagement sur son arrière-train, assistait à l'agonie quotidienne de l'astre ; bientôt le ballon rouge disparaîtrait englouti sous la nuée et l'obscurité envelopperait le paysage de son manteau sombre, noyant les formes, escamotant les couleurs et reliefs, bâillonnant le chant des oiseaux... Ce sera la nuit, le moment qu'elle préférerait. Elle deviendrait invisible, pourrait se glisser à l'intérieur des jardins endormis à l'affût des poubelles qui parfois regorgeaient de trésors inestimables pour un chat affamé. Elle était seule désormais ; Minou était parti à l'aventure dès qu'il fut adulte. Un soir de janvier, ils s'étaient souhaités mutuellement bonne chance avant de se séparer. Jusqu'alors, Minne se débrouillait pas trop mal, bien sûr, sa vie était loin d'être douillette ; elle passait le clair de son temps à chasser ou voler de la nourriture. Quand son ventre, jamais repu, ne criait pas famine, elle trouvait toujours un endroit abrité pour pouvoir sommeiller sereinement. Au plus froid de l'hiver, elle s'était réfugiée dans une étable désertée de tout congénère. Les vaches l'avaient rapidement adoptée. C'était de bonnes filles qui ne faisaient pas de manière ; leurs cordes sensibles avaient vibré en constatant l'allure efflanquée de la chatte. De plus, l'intruse était dotée d'un caractère discret et poli.

Deux d'entre elles, particulièrement bienveillantes, l'avaient aimablement conseillée.

— Tu sais, chatounne, si tu as faim, tu peux te rendre en tout début après-midi à la ferme de notre maître. Il fait sa sieste et sa femme est absente. La fenêtre de l'arrière-cuisine n'est jamais complètement fermée...

Le bovin l'avait zieutée d'un regard débonnaire.

— Fine comme tu es, tu n'auras aucun mal à te glisser ; le garde-manger est facile à accéder. Il regorge de viandes et de pâtés. Bien sûr, à toi de te servir proprement et correctement afin qu'ils s'en aperçoivent pas. Ajouta-t-elle en ruminant.

Sa camarade, une belle bête rousse et blanche aux grands cils couleur de neige, avait enchéri :

— Si tu veux boire de notre lait, tu peux te rendre à sa laiterie. Chaque soir, il y stocke quelques cruches pour les voisins. Il va de soi qu'il faut être très prudente pour ne pas être prise sur le fait ! Le bonhomme n'apprécierait pas... Surtout qu'il... hésita-t-elle.

— Il n'aime pas les chats, lui non plus ? Avait demandé Minne comme-ci c'était une évidence que sa race soit exécrée par les humains.

— Je suis désolée pour toi. Non, il ne les aime pas du tout.

La vache l'avait caressé de son doux regard :

— Pourtant, ta race est si belle ! Si élégante...

— Et vous êtes si débrouillards et vif argent vous autres !...Peut-être trop malins pour les humains ! Meugla sa compagne.

— Voyez-vous où le bât blesse... C'est surtout notre indépendance qui déplaît aux deux pattes. Avait conclu Minne en lissant sa robe tachetée avant de se pelotonner dans un nid de foin, moelleux à souhait.

La jeune chatte était partie aux premiers jours d'avril, poussée par le goût de l'aventure. Elle voulait voir des paysages différents ; elle espérait surtout secrètement trouver un foyer accueillant, de ne plus chercher dès l'aube de la nourriture. Elle était déjà lasse d'être traquée sans cesse par les deux pattes. Son instinct cependant lui soufflait que tous les humains ne ressemblaient pas à ceux qu'elle avait connus jusqu'alors. Ce soir de mai alors

qu'elle assistait à la fin du jour, elle se sentait étrange. Son corps s'était transformé, elle était devenue adulte et elle recherchait pour la première fois de la compagnie féline. Elle se sentait assez mûre pour abriter dans son ventre, une portée de chatons.

— Ce que j'aimerais avoir des tous petits...Rêvassait-elle à haute voix. Certes ce ne serait certainement pas facile de les élever, reconnut-elle. Mais je retournerai à la grange le temps de les éduquer... Mes amies les vaches sauront me conseiller...

Un miaulement rauque interrompit son monologue. Surprise, elle se retourna. Un gros mâle noir et blanc la guettait d'un regard perçant. La chatte mal à l'aise polit rapidement sa fourrure. Le chat rôda autour d'elle en roucoulant. Soudain deux autres félins déboulèrent en jetant des cris plaintifs. Le noir et blanc leur faisant face, grogna :

— Bas les pattes, les matous ! C'est moi qui l'ai vu le prem's!

— On s'en tape ! Bats-toi ! On verra qui est le plus fort !

— Ouaiiii ! Deux contre toi, tu ne tiens pas la route, vieux frère !

— On va voir, les minets...Approchez... feula-t-il.

Minne effrayée par les postures agressives des trois chats, se recula. Elle aurait aimé fuir mais son horloge biologique lui ordonnait d'attendre et d'assister tétanisée à l'exhibition des trois fanfarons qui évolua en pugilat pour se terminer en un vrai combat. Malgré le nombre en force, ce fut le gros qui remporta ; ses concurrents étaient trop maigres et manquaient de vigueur pour le vaincre.

— Dégagez de mon territoire, bande de manants ! Leur ordonna-t-il d'un ton théâtral.

Les deux chats crachèrent mais abdiquèrent.

Minne fut choquée par l'arrogance de son prétendant. De plus, les deux autres mâles s'étaient battus courageusement ; le gris avait une oreille déchirée et le

marron portait des marques de morsure sur son corps malingre. C'était des chats errants, comme elle, des frères de misère. Elle s'insurgea contre le vainqueur.

— Que tu es fat et méprisant ! Miaula-t-elle très fort.

— Normal, j'ai gagné ! C'est la loi, mignonne. Viens donc un peu...

— Désolée, mais je veux récompenser mes compagnons de galère que tu as insultés !

Les deux mâles qui commençaient à s'éloigner revinrent prudemment et commencèrent à la flairer.

— Pas question, la gosse. Je veux faire aussi partie de la fête !

Il lança un regard matois aux deux autres :

— Chacun son tour, les minets ?

Les deux autres se concertèrent d'un regard rapide.

— D'ac, ça marche... Chacun son tour. Dit l'un.

— A toi, l'honneur ! Ajouta l'autre.

— Mais... Mais c'est moi qui dois choisir ! Protesta Minne en tentant de les repousser. Ignorant ses grognements, les trois mâles d'un commun accord l'entourèrent. La pauvre chatte se retrouva encerclée et subit les assauts des trois compères malgré ses coups de griffes acérées qu'elle dispersait au hasard en feulant.

C'est ainsi que la minette fut engrossée la première fois sous un ciel sans lune, comme si l'astre par pudeur avait refusé une quelconque complicité avec les trois gredins.

Les premiers jours qui suivirent sa dramatique mésaventure, Minne se cacha au fond de la forêt. Le moindre bruit l'effrayait. Elle craignait le retour de ses trois agresseurs et le temps passa ; elle oublia et s'enhardit peu à peu. Juin promettait être clément ; souris et mulots trotteraient en abondance. Sa faim s'accroissait à mesure que son ventre s'arrondissait. Elle sortit de son antre pour visiter de nouveau les jardins environnants. De délicieux fumets flottaient autour des maisons ; les deux pattes

grillaient des morceaux de viande et des saucisses pour son plus grand plaisir. Elle avait remarqué que l'être humain ne restait jamais posté devant sa cuisson. Il trouvait toujours une excuse pour s'absenter ne serait-ce que quelques secondes..., temps suffisant pour arracher le morceau convoité. Minne ignorait les brûlures, Minne se contreficherait du danger. Minne avait faim et portait dans ses entrailles trois chatons qui ne verraient jamais le jour.

Un matin, des douleurs traversèrent son corps fluet, elle souffrit peu de temps car elle expulsa très vite trois corps minuscules, sanglants et sans vie. Elle resta prostrée toute la journée et décida la nuit même de quitter le lieu. Aller plus loin, toujours plus loin avec l'espoir d'oublier sa peine, sa faim... Minne avait encore des rêves qui miroitaient dans ses yeux jaunes pailletés.

CHAPITRE 4

Elle erra une partie de l'été, toujours un peu plus affamée et de plus en plus craintive devant les humains. Un matin, épuisée, elle décida de s'enfoncer au plus profond d'un bois. Loin de toute civilisation ; elle ressentait le besoin de dormir pour reprendre des forces.

Résignée, elle soupira :

— Je me contenterai de mulots et d'oiseaux...

Elle parvint au cœur d'une forêt touffue. Elle apprécia la fraîcheur et le calme qui y régnaient. Elle se glissa au fond d'un nid improvisé fait de mousse et d'herbes sèches quand des sanglots l'interpellèrent. Agacée par ce brouhaha, mélange de lamentation et de vagissement, elle chercha du regard d'où parvenait ce raffut ; son œil était perçant et cependant, elle ne voyait aucune âme qui vive. Un cri plus strident que les précédents la fit bondir hors de sa couchette.

— BOUHOUHOU !!! QUE VAIS-JE DEVENIR ?
Hurlait la voix acidulée.

Un frémissement d'ailes à peine perceptible vint effleurer ses moustaches. Notre héroïne en loucha ; un grand papillon aux ailes transparentes voletait autour de son museau. Instinctivement, elle leva la patte pour l'attraper quand une voix criarde la mit en garde.

— DOUCEMENT ! FELIN, TU AS AFFAIRE A UN ELFE ET NON A UN VULGAIRE LEPIDOPTERE !

Minne baissa sa garde aussitôt... Un Elfe ? La Roussette lui avait raconté des récits étranges mettant en scène des elfes, des lutins et des fées... mais c'était il y a longtemps, bien avant la naissance de sa mère et la naissance de la mère de sa mère... L'étrange papillon se posa sur une branche, au-dessus de sa tête, assez près pour qu'elle la voie et assez loin pour qu'elle ne la touche.

L'étrange créature l'invectiva :

— TU N'OSERAS PAS M'AGRESSER, CHAT !?

Émue, Minne fit un geste lent de négation. Elle restait sans voix car le petit être qui gesticulait sur la branchette, ressemblait trait pour trait aux humains femelles qu'elle avait côtoyés dans le passé, à un détail près : la taille minuscule et l'attribution de deux ailes qu'elle agitait frénétiquement.

— Tu es très... jolie, mais si étrange avec tes ailes de libellule... Murmura la chatte fortement impressionnée.

— BOUHOUHOU ! Hurla l'elfe. VOILA MAINTENANT QUE TU ME COMPARES A UNE DEMOISELLE !!

— Mais qu'ai-je dis de mal ? Une libellule c'est gracieux, c'est... — l'adjectif délicieux lui chatouilla le palais mais elle se ravisa.

— ON A VOLE LA COULEUR DE MES AILES PENDANT MON SOMMEIL !!! Beugla la petite fée.

— Oh ! Je suis désolée pour toi... La plaignit Minne qui comprenait soudain la détresse de l'esprit de la nature.

La petite poupée ailée reprit de plus belle ses lamentations.

— Comment t'appelles-tu ? Intervint timidement la minette.

— El-ve-nia..., hoqueta le petit être.

Minne la contempla longuement de ses yeux dorés :

— Elvenia..., as-tu une petite idée sur le voleur de tes couleurs ?

— NOOON ! Glapit la désespérée.

— Hum... moi... si..., répondit posément la chatte.

L'effet fut immédiat.

— Comment tu peux savoir cela, toi, le chat ? S'écria Elvenia d'une voix incrédule.

Minne plissa les yeux, réduits en deux fentes jaunes.

— D’abord, mettons les choses au clair. Cesse de m’appeler le chat. Je suis une chatte.

— Hum... d’accord, excuse-moi. Répondit l’effrontée négligemment. Mais, comment peux-tu deviner, toi une chatte, l’auteur de cet acte immonde?

— Bien...

Un bruissement retentit, une deuxième petite personne ailée de sexe masculin apparut brusquement.

— Elvenia, ça va ? Demanda-t-il fébrilement en serrant la main de son amie.

Il ajouta en soupirant :

— Toujours rien ! Aucune piste...

— Sylvanin, la chatte sait qui a volé mes couleurs ! L’interrompit sa compagne avec enthousiasme.

— Tiens-donc !? S’écria-t-il en fixant Minne d’un regard hautain.

Les moustaches de Minne frémirent d’agacement.

— Doucement ! Je ne sais pas qui a volé tes couleurs mais je suis certaine que c’est un papillon. Rectifia-t-elle d’un ton vif les allégations de la petite fée.

— UN PAPIILLON !? S’égosilla Sylvanin.

Il prit son amie à témoin.

— Ne l’écoute pas, je connais les félins, ils sont tous impertinents et menteurs !

S’adressant à Minne :

— Sache, que, à l’endroit où tu es assise, c’est le domaine des fées. Aucun papillon ne se risquerait à un tel acte ! C’est un geste trop grave.

Il haussa les épaules en pouffant, les yeux au ciel.

— De plus, aucun papillon ne détient la formule magique pour voler les couleurs d’un elfe !

Minne dignement se lécha la fourrure ; elle leva son regard mordoré et impénétrable vers les deux elfes.